

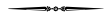
BÉNÉDICTIONS

SÉBASTIEN WEBER

2017

BÉNÉDICTIONS

PERSONNAGES



ARMANDE, *comédienne* Élodie Cotin
ANTOINE, *riche* Christian Termis

CHAPELLE 1

Dans l'hôpital, après son entretien avec le médecin Girard et la visite au petit caporal, Antoine va pour retrouver Armande, censée l'attendre dans la cour. Survient alors quantité d'ambulances en provenance du front et c'est la pagaille. Armande n'est nulle part. Alors qu'il est à sa recherche, Antoine se voit confiné dans la chapelle par un infirmier ou un médecin quelconque pour la raison que le couloir, du fait de la profusion de blessés plus ou moins agonisants, est transformé en salle d'opération provisoire.

ANTOINE, depuis les coulisses, à quelqu'un qui le fait entrer dans la chapelle. – Non, écoutez, je voudrais... Je voudrais simplement... Je voudrais... Je voudrais passer. Oui? Oui, pardon, oui, oui, je comprends, je comprends, mais je... Je cherche la femme qui m'accompagne. Oui... Elle m'attend dans la cour, une grande femme... Ou... Un chapeau, une... Oui... Oui... Elle... Elle... Oui, oui, je comprends, pardon, oui, bien sûr, oui. Mais combien de temps? Combien de temps vous pensez que...? (*Antoine entre. La personne avec laquelle il parlait referme la porte sur lui.*) Combien de temps vous pensez que ça va durer? (*Il découvre la chapelle.*) Seigneur! Une chapelle. La chapelle.

La chapelle... Bien. La chapelle de l'hôpital. Bien. Le mal en patience. Bien. *(Il fait le tour du lieu.)* Bien. Bon, bon. Bien. *(Il prend place.)* La chapelle. De l'hôpital. *(Il sort un flacon et boit.)* On a peut-être un petit saint Antoine ici? Naufragés, objets perdus, guérison... Non? Pas d'Antoine à part moi? Alors, qui a-t-on? Qui est là? *(Se signant devant un crucifix.)* Le Fils. *(Devant Marie et l'enfant.)* Sa Mère. *(Devant saint Georges.)* Ah, Georges. Patron des cavaliers. La cavalerie. *(Citant la devise de la cavalerie.)* « Et par saint Georges! » Sabre au clair, sabre au clair... *(Au saint.)* Plus très utile, hein? La mitrailleuse vous a fait du tort. Cela dit, elle a fait du tort à tout le monde. Et le Shrapnel, le Shrapnel aussi, beaucoup. *(Montrant le couloir d'où il vient.)* Ça fait du monde, le Shrapnel, beaucoup de monde, jusque dans le couloir, juste là. C'est pour ça que je suis enfermé, avec vous — Shrapnel, plus de place nulle part, on opère où on peut. Voilà, bloqué, je suis bloqué. Bloqué. Le Shrapnel... Mais la mitrailleuse, ça a tout changé. Je ne dis pas que je m'y connais, mais j'en fabrique. Ça tout changé. Je fabrique aussi du Shrapnel — enfin, un équivalent — enfin, j'en « fabrique » ... Je suis actionnaire. J'ai des actions, beaucoup d'actions, actionnaire majoritaire. Beaucoup d'actions, beaucoup d'argent. *(Montrant le couloir.)* Beaucoup de monde aussi. Beaucoup de monde. Je suis bloqué. *(Il boit.)* En fait, ma femme m'attend, je suis embêté — enfin, ma « femme », ma compagne, je ne sais pas comment on dit, mon amie, ma femme —, elle m'attend. On est venu ensemble, je ne sais pas où elle est, je l'ai laissée dans la cour, elle voulait profiter du soleil — c'est vrai que le temps, ces derniers jours, n'a pas été... — elle est restée dans la cour, elle n'aime pas particulièrement le spectacle des estropiés, enfin, voilà, voilà, et puis moi, je suis allé voir ce docteur, là — Gérard? Girard?

Girard. Un drôle de zigoto, Girard. Mais ce n'était pas lui. Mon neveu, Charles, ce n'était pas lui. Ce n'est jamais lui. Il est perdu. C'est pour ça que je demandais saint Antoine en arrivant. Il est perdu. Ce n'était pas lui. L'amnésique, ce n'est pas mon neveu. *(Il boit.)* L'amnésique n'est pas mon neveu et je ne sais pas où est ma femme. Voilà. J'ai perdu ma femme, je ne sais pas où est mon neveu, je suis bloqué dans une chapelle d'hôpital, voilà. Ma femme — enfin, ma femme... Mais j'y pense... *(Au couloir.)* Ma femme s'appelle Armande. Elle s'appelle Armande.

CHAMBRE DU FLAMAND 1

Armande entre dans la chambre du Flamand, jetée là par sœur Martine.

ARMANDE, *aux coulisses.* – Non, mais hé! Revenez! Vraiment, non, mais... Hé? Hé ho? *(On lui parle de loin.)* Comment?... *(On lui parle de loin.)* Mais oui, je veux bien rester près de lui, mais vraiment je... Ho? *(Pour elle.)* Elle est partie. *(Aux coulisses.)* Martine? Sœur Martine? Je ne sais même pas qui c'est! *(Pour elle.)* Elle est partie. *(Aux coulisses.)* Je suis pas la reine des Belges, moi! Hein? Ho? Vous m'entendez? *(Pour elle.)* Et merde. *(Au Flamand.)* Pardon. Je ne voulais pas être grossière, mais je n'ai rien à voir avec tout ça, moi. *(Pour elle, en regardant par la fenêtre.)* Et Antoine qui doit se demander où je suis. *(Au Flamand.)* J'attendais tranquillement, là, dans le couloir, quand tout d'un coup, dans la cour, un paquet d'ambulances qui déboule à toute berzingue, des ambulanciers qui sautent dans tous les sens, partout un vrai capharnaüm. *(Pour elle.)* Je me demande combien de temps ça va durer. *(Regardant le Flamand)*

d'un peu plus près.) Ah... C'était vraiment terrible, vous savez, ces ambulanciers qui sautaient dans la cour.

UN AMBULANCIER. – Place! Place! Gare! Gare!

En deux minutes, dix, vingt, trente quarante civières entassées sur le devant, et sur chaque civière, deux, trois gars empilés les uns sur les autres.

UN AMBULANCIER. – Poussez-vous, allez, allez, poussez-vous!
Place! Place!

Et chtoc, et chtoc, et chtoc! Et qu'ils t'entassent tout ça et qu'ils t'empilent tout le reste. Puis les blessés dans les civières.

DES BLESSÉS. – Aaah, aaah, aaah!

Et puis voilà les médecins, qui arrivent de partout, des médecins, des infirmiers, toute une pagaille. Impressionnants, les médecins, ouh la la!

UN MÉDECIN, *à des infirmiers.* – Vous là, ici, les deux, là, bloc B. Et ceux-là, dans la salle grise. Y a plus de place? Faites-en, puis débrouillez-vous. Prévenez Mangin. Prévenez Girard.

Girard et je ne sais qui encore. Il attrape un ambulancier.

LE MÉDECIN. – Alors, on a quoi? Du Shrapnel?

L'AMBULANCIER. – Du Shrapnel. Plein. Ça a pété direct à la montée en ligne. Droit dans les tripes. Paf.

LE MÉDECIN. – Ah, nom de Dieu de nom de Dieu! Bon, bon, bon. (*À deux infirmiers.*) Vous, là, Boulanger, Mailleul, vous faites le tri. Visage, poitrine et puis les jambes : vous épongez. Tripes et bas-ventre, en observation, on verra qui tient, qui tient pas. (*À la cantonade.*) Sœur Cléophas! Sœur Cléophas! Où est Sœur Cléophas? (*À l'ambulancier.*) Combien de temps avant la suite?

L'AMBULANCIER. – Une heure à tout casser, Docteur. Le temps de faire l'aller-retour, quoi.

LE MÉDECIN. – Y en a tant que ça ?

L'AMBULANCIER. – Pff!

LE MÉDECIN. – Nom de Dieu!

Et là-dessus, sœur Cléophas — vous la connaissez, bien sûr ? Mon Dieu, je n'ai jamais rien vu de pareil, en tout cas pas chez une femme. Sœur Cléophas et toute sa volière, dix, douze bonnes femmes, des sœurs, en escadron, qui se précipitent sur les blessés comme des guêpes sur du jambon. Mais la sœur Cléophas, c'est sur moi qu'elle se précipite :

SŒUR CLÉOPHAS. – Vous, là !

ARMANDE. – Ah ! Qui ? Moi ?

SŒUR CLÉOPHAS. – Oui, vous, tout de même, c'est pas trop tôt ! Qu'est-ce que vous -fichiez ?

ARMANDE. – Beuh...

SŒUR CLÉOPHAS. – Ah, je m'en doutais ! Sœur Martine !

SŒUR MARTINE. – Oui, Mère ?

La sœur Martine, une grosse, rougeaude, du gras de haut en bas.

SŒUR MARTINE. – Oui, Mère ?

SŒUR CLÉOPHAS. – Vous me l'emmenez au Flamand, fissa, et vous revenez illico, ça urge. Et que ça saute !

SŒUR MARTINE. – Oui, Mère.

Et moi :

ARMANDE. – Le Flamand ? Mais quel Flamand ? Attendez, attendez !

Je n'y comprenais rien, vous comprenez, rien du tout. Et Martine, enfin sœur Martine, elle m'attrape par le bras et elle m'entraîne. Pas une seconde pour réfléchir.

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, on se dépêche.

ARMANDE. – Mais je...

INCISE CHAPELLE 1

ANTOINE. – Alors, voyez-vous, je note tout, je note tout là-dedans, dans ce petit carnet, parce que sinon je perds le fil, je perds le compte, les hôpitaux, les infirmeries, il y en a partout, il y en a tellement. Tout sert à ça, n'importe quoi, des écoles, des cafés, des usines. Une telle profusion de blessés, une telle abondance de malades, de mourants! C'est industriel. Voilà, c'est industriel. On les produit comme des boulons. Et on n'y avait pas pensé. C'est bien beau, les mitrailleuses, le Shrapnel, c'est bien beau, mais pour les blessés, il n'y a pas assez de place. Alors, on pallie. N'importe quoi, n'importe où, des épiceries, des pensionnats, des écoles, des entrepôts, c'est extraordinaire. Et ça change tout le temps. Alors, oui, je note tout. Je note tout, telle heure, tel jour, tel hôpital, le noms des médecins, le secteur militaire, et cætera et cætera. Sans ça je ne m'y retrouverais pas. Et même avec ça, même avec ça, je m'y perds, je m'y perds un peu, complètement. Tout se mélange, à force. Les blessés, les malades, les lits, les blouses blanches, les couloirs, les couloirs, toujours des couloirs.

RETOUR CHAMBRE DU FLAMAND 1

ARMANDE. – Des gens qui courent, des gens qui râlent, des portes qui claquent, des cris, du bruit — on suit le mouvement, dans ces cas-là, qu'est-ce que vous voulez faire ?

SŒUR MARTINE. – Par ici, par ici, allez, allez, on se dépêche.

Un couloir, un couloir immense, un escalier, et puis un autre escalier, et puis encore un couloir.

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, allez.

Elle me tire, elle me traîne, elle me pousse.

ARMANDE. – Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Où est-ce que vous m'emmenez ?

SŒUR MARTINE. – Au Flamand. Attention, gare à vous !

Un troupeau de médecin, d'infirmiers qui déboule, là, paf, tout à trac. Des civières, des blessés, du sang, des os, de la bouillie. On se rencogne contre le mur, elle me plaque tout contre elle, elle sent la sueur, l'éther, la savonnette.

ARMANDE. – Sœur Martine, écoutez-moi, je vous en supplie, je ne suis pas du tout celle que...

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, allez, par ici, on y va !

INCISE CHAPELLE 2

ANTOINE. – À la fin, ça fait comme de la bouillie, je veux dire, j'en vois tellement, tellement tout le temps, tous les jours, ça fait trois mois, des centaines, des milliers, des milliers, de la bouillie à force, de la bouillie, des os, des cartilages, des tendons, ils n'ont

plus de traits, plus de visage, et quand ils ne sont pas atteints au visage, mais ailleurs, au ventre ou à la poitrine, la douleur ou la peur les rend méconnaissables, je veux dire pour leur mère, même pour leur mère, elle les rend méconnaissables. Alors, souvent, discrètement, je tire de ma poche la photographie de Charles et, comme ça, dans le creux de ma main, je la regarde, je la regarde pour comparer, je cherche une ressemblance, je cherche une différence, quelque chose, un détail, un détail qui me dise que c'est lui allongé dans ce lit.

RETOUR CHAMBRE DU FLAMAND 2

ARMANDE. – Un dortoir. Un dortoir tour en long, grand comme une cathédrale. Un blessé, dans un lit.

LE BLESSÉ. – À boire, sœur Martine, à boire !

Plus rien, le gars, plus rien : ni bras, ni jambes, ni rien. Sœur Martine :

SŒUR MARTINE. – J'arrive, mon gars, j'arrive dans deux minutes.

Et moi :

ARMANDE. – Mais le Flamand, le Flamand, qu'est-ce que c'est ?

SŒUR MARTINE. – Allez, allez, par ici. Le Flamand, c'est le Flamand. Un écorché. On l'a retrouvé tout nu perché en haut d'un arbre. (*À un docteur.*) Bonjour, Docteur.

LE DOCTEUR. – Bonjour, sœur Martine. Belle journée, n'est-ce pas ?

SŒUR MARTINE. – Admirable, Docteur, admirable.

Et à moi...

SŒUR MARTINE. – Complètement gâteux, celui-là. Et pâ-touilleur en Diable. Tu te méfieras. Par ici.

Elle court, elle me traîne, elle me pousse, elle me tire. Des couloirs, encore des couloirs, des couloirs, des couloirs, des couloirs, je suis hors d'haleine. Elle me pousse, elle me tire et puis tout d'un coup une porte. Elle me prend par les épaule, elle me cale contre la porte.

SŒUR MARTINE. – Écoute, écoute-moi bien. Le Flamand, il ne lui reste pas la moitié de la peau. Les trois quarts de la morphine de cet hôpital lui coulent dans les veines. C'est le chouchou du docteur Mangin. Il a juré de lui greffer une peau toute neuve. En attendant, il a sa théorie : il veut qu'on lui parle. Toute la journée. Compris ? L'autre ne dit pas un mot, mais toi, tu lui parles. Compris ?

ARMANDE. – Euh, oui, mais...

SŒUR MARTINE. – Tu lui parles, c'est tout, tu n'as rien d'autre à faire. Je reviens tout à l'heure.

Elle ouvre la porte, elle me pousse à l'intérieur, elle referme la porte, et voilà, au revoir. Bonjour. Je m'appelle Armande. Armande Popelin. Vous devez être le... le Flamand.

CHAPELLE 2

ANTOINE. – Alors évidemment, je tends l'oreille, à chaque visite quelque part, je mène l'enquête. Les informations circulent entre médecins, d'un secteur à l'autre. Je pose des questions à droite à gauche. On m'écoute. Et parfois, on me signale des cas, des cas intéressants, des cas particuliers. Et c'est pour ça, pour ça que je suis là, à cause d'un signalement. « Un amnésique. Complet. »

Intéressant, un amnésique. « Jeune ? », je demande, « Jeune ? — Alors là, prrr ! » Alors, je viens, je viens ici. Je laisse Armande fumer dans la cour et je vais voir ce Girard, là, le médecin. Il me dit :

GIRARD. — Vous venez pour l'amnésique ? Une curiosité, l'amnésique. Une célébrité, même. Vous venez de partout, pour le voir. D'Angleterre, même.

ANTOINE. — Ah bon ? Il est Anglais ?

GIRARD. — Non. Non, non, on ne sait pas. Personne ne sait. Même pas lui. Ha ha ha ! Il ne dit pas un mot. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il vient d'Ypres. Du moins que c'est là-bas qu'on l'a ramassé. Puis comme à Ypres, les Anglais, ce n'est pas ce qui manque, alors peut-être qu'il est Anglais. Mais bon, il pourrait être Allemand, pour ce que ça change. Pour nous, c'est le petit caporal. Vous savez pourquoi ? À cause d'une tache de vin qu'il a sur l'épaule, en forme de chevron. Il faut bien l'appeler d'une façon ou d'une autre, pas vrai ? Alors, on l'appelle comme ça, petit caporal. On l'a trouvé, des paysans, dans un champ, à dix kilomètres du front, muet comme une carpe, comme la tombe d'une carpe. Ha ha ! Ha ha ! C'est dans son dossier, je n'invente rien. Muet comme une carpe crevée. Ha ha ! Ha ha ! Ça ne vous fait pas rire ? Il n'a rien, hein. Pas une blessure. La caboche intacte, pas un trou dans la peau. Enfin si, quand même, comme tout le monde, un trou de balle. Ha ha ! Ha ha ! Non, ça ne vous fait pas rire ? Vous n'avez pas d'humour ? Bon. Ce n'est pas grave. Il a bien failli passer par les armes. Mais comme on ne savait pas qui c'était, on était bien embêté, on ne peut pas fusiller n'importe qui, hein ? Des anonymes au peloton, ça la foutrait mal, on n'en est pas encore là. Comment il s'est retrouvé ici ? Je ne saurais pas vous dire. Les rouages de l'administration. Vous voulez le voir ? L'Anglais ? L'amnésique ? Le petit caporal ? Vous cherchez quelqu'un, non ? Vous pensez que c'est peut-être

lui ? Vous voulez le voir ? C'est l'heure de la toilette. On les lave, figurez-vous. La plupart sont malades d'alcool. L'absinthe, des ravages. Déjà, je n'y touchais pas, mais là, ça ne risque plus, avec la loi qu'ils viennent de passer. C'est bien. Pour une fois qu'une loi, elle est bonne, hein ? Bon, vous voulez le voir ? Je vous le montre ? Allez, à cheval, en route, en voiture, Simone. (*Dans les couloirs de l'hôpital.*) Ah, oui, celui-là, on est obligé de l'attacher, il nous démolirait les murs à force de se cogner la tête dessus. Vous avez vu les bosses ? Lui, son truc, c'est la pisse, ça lui coule tout seul du robinet. Ne mettez pas les pieds dedans, attention, ha ha ! Le petit caporal, on a tout essayé. Tout. Mais sans résultat. L'électricité, l'eau glacée, les piqûres de camphre. Rien, même pas des cris. Et pourtant, il fonctionne, hein ? Il n'a rien qui cloche. Il tient debout, il ne tombe pas, il suffit de le pousser un peu, il avance. On lui met une assiette sous le nez, il mange, un pot sous le cul, il chie, c'est dans l'ordre. Ha ha ! En fait, c'est dans l'ordre, oui, c'est ça, mais c'est comme si, c'est comme si, comment vous dire ? (*En montrant sa tête.*) Comme s'il n'avait plus rien là. Si on n'en avait que des comme lui, je ne vous dis pas la paix qu'on aurait.

Debout dans la pièce vide, un jeune homme, nu jusqu'à la taille, en train de se laver. Il a bien une tache de vin en forme de chevron sur l'épaule droite. Ça aurait pu être Charles après tout, peut-être je ne le connais pas aussi bien que je le croyais, un détail aura pu m'échapper, une tache de vin sur l'épaule droite.

GIRARD. – Salut, caporal. Attention, hein, c'est de l'eau qui mouille, ça, ha ha ! Comment il va aujourd'hui ? On ne sait toujours pas comment qu'on s'appelle ? Vous avez vu ses yeux ? Regardez. Hein ?

ANTOINE, *regardant les yeux du petit caporal.* – Rien.

GIRARD. – Il n'y a rien du tout. Ha ha !

ANTOINE. – Peut-être qu'il a toujours été comme ça.

GIRARD. – Ha ha ! Vous y croyez, vous, qu'ils aient pris un cinglé de cet acabit dans les rangs, à l'armée ? Regardez. Couché.

Et le petit caporal se couche.

GIRARD. – Debout.

Et le petit caporal se lève.

GIRARD. – Puis, tenez, ça marche aussi d'autres langues. Regardez. Sit down.

Il s'assied.

GIRARD. – Stand up.

Il se lève.

GIRARD. – Et il paraît que c'est pareil avec l'allemand, mais comme je n'en cause pas un mot de cette langue à la con, pour la démonstration, vous repasserez. Ah, je sais ce que vous avez envie de faire ! Essayez.

ANTOINE. – Essayer ? Essayer quoi ?

GIRARD. – Faites-lui faire un truc. N'importe quoi. Vous verrez. Vous allez voir, c'est rigolo. Ne soyez pas timide. Allez. N'importe quoi. Il n'y a qu'une chose qu'il ne sait pas faire, c'est parler. Dis « Bonjour », « Bonjour » avec ta bouche. (*Imitant le petit caporal tentant d'articuler un son.*) « Ah... Ah... Ah... » Vous voyez ? Ça ne sort pas, ça ne marche plus. C'est grillé. Mais tout le reste, c'est bon. Vous ne voulez pas essayer ? Non ? Bon, je n'insiste pas. Il y a des gens qui n'aiment pas la rigolade. Je ne vais pas rentrer dans les détails, mais des fois, nous, on se marre bien. Ce n'est pas un métier facile, il faut bien un peu de distraction. Ha ha ! Bon, non, vraiment ? Bon. Alors, vous le

connaissez ou vous ne le connaissez pas ? C'est quelqu'un pour vous ou ce n'est personne ?

Je regarde ma petite photo.

ANTOINE. – Non.

GIRARD. – Bon, eh bien alors, zou ! Fin de la visite ! Parce que j'ai l'impression que ça s'agite dehors. Vous entendez ? On m'appelle, non ? On m'appelle, oui. Allez, zou ! (*Au petit caporal.*) Termine de te laver toi. Et puis après, au lit, couché ! (*À Antoine.*) Allez, zou, fin de la visite.

Allez, zou.

CHAMBRE DU FLAMAND 2

ARMANDE. – En fait, je suis là par hasard — enfin, presque par hasard. J'accompagne un ami — Antoine, mon ami. Il cherche son neveu. Son neveu a disparu. Vous permettez ? Je m'assois ? Merci. Il a disparu à la bataille de Rossignol — une bataille terrible, Rossignol. On est sans nouvelles depuis... fin août. Il se fait un sang d'encre et moi aussi. Alors, on le cherche. D'hôpital en hôpital, de cantonnement en cantonnement. On ne se doutait pas. Je veux dire, au début. Les communiqués étaient bons. Anvers tenait, les pertes étaient minimes. Et puis on avait pris Mulhouse ! Mulhouse, tout de même, ce n'est pas rien : les couleurs de la France au sommet de la tour Bollwerk, quarante ans après. La guerre était gagnée — ou peu s'en faut. Et puis d'un coup, fin août... C'est vrai qu'on y croyait parce qu'on voulait y croire. C'était rassurant, les mots dans les journaux, les articles enflammés d'Albert de Mun dans l'Écho de Paris, la France éternelle, patati patatère. Même l'Humanité s'y mettait,

c'est vous dire. On buvait ça comme du cordial, pour se mettre en appétit, pour se fortifier, avec des tapes dans le dos. On avait des doutes, hein ? Mon ami est de la Marne, et là-bas, ça a bardé, je peux vous le dire. Alors, on savait bien que tout n'était pas tout rose. Mais la petite annonce de Gallieni dans la presse le 27 août, ça nous a fait un drôle de choc. À ce moment-là, nous, on était repliés sur Paris, ce n'était plus vivable dans la Marne. Et là, Gallieni, le vieux général Gallieni, qu'on appelle à l'aide pour défendre Paris, Gallieni dit : « Finis, les bobards, on dit la vérité : Mulhouse est perdu. La Belgique est Allemande. Les armées françaises se replient de la Somme aux Vosges. » La douche. Le choc. La trouille. Alors là, tout ce qu'on lisait dans les journaux, maintenant qu'on savait les Allemands à cent kilomètres de Paris, tout ce qu'on lisait d'atroce sur eux, sur ce qu'ils faisaient, ça s'est mis à prendre du sens. « Ils coupent des mains. Ils incendient les villages. Ils exécutent des otages. Ils éventrent des femmes. Sur les routes, des réfugiés, partout, par centaines, par milliers. » On a commencé à mesurer l'ampleur du désastre. Pour tout vous dire, mon ami Antoine est comte, c'est un noble. Il a des relations haut placées. Tous les jours, il partait au ministère, pêcher des nouvelles. Tous les jours, il revenait la mine plus grave.

ARMANDE. – Alors ?

ANTOINE. – C'est une catastrophe.

ARMANDE. – Quoi donc ?

ANTOINE. – Quatre-vingt mille.

ARMANDE. – Quatre-vingt mille quoi ?

ANTOINE. – Quatre-vingt mille morts.

ARMANDE. – Morts ?

ANTOINE. – Rien que pour les quinze derniers jours. Mille à Donon. Trois mille à Liège. Six mille à Guise. Huit mille à Cateau. Dix mille, quinze mille à Sarrebourg. Vingt sept mille à Rossignol.

ARMANDE. – Mais c'est terrible. Et au ministère, que font-ils ?

ANTOINE. – Rien. Ils s'appêtent à déguerpir.

ARMANDE. – Comment ?

ANTOINE. – Ils nous lâchent, ils décampent, ils plient bagage.

ARMANDE. – Comment ? Mais qui ?

ANTOINE. – Mais le gouvernement ! Les ministres. Les conseillers. Les secrétaires. Les sous-secrétaires. Les huissiers. Le concierge. Tout le monde. Tout le monde fiche le camp.

ARMANDE. – Comment ? Mais où ?

ANTOINE. – À Bordeaux, ailleurs, que sais-je ?

ARMANDE. – Mais et nous ?

ANTOINE. – Nous ? Gallieni, Joffre, l'armée, les militaires, la chance, Dieu. Voilà. Débrouillez-vous avec ça.

ARMANDE. – Et votre neveu ? Charles ? Des nouvelles ? Morel vous a bien dit quelque chose, Antoine ? Pas la moindre nouvelle, pas un mot, rien ?

Morel, c'est un petit employé du ministère, celui qui fait les bilans, un médiocre, un venimeux. Et il avait bel et bien dit des choses.

MOREL. – Ah, Monsieur le Comte, c'est que c'est très délicat. Je ne peux guère vous en parler. Dans ma position, vous comprendrez... Une rumeur, Monsieur le Comte, une rumeur, une simple rumeur... Sa disparition ne serait pas accidentelle, Monsieur le Comte. On suspecte... un cas de désertion.

Antoine, effondré. Lâche? Traître? Son neveu? Impossible. Il aura été blessé, il aura perdu la mémoire, il est quelque part, on va le retrouver. (*Elle observe le Flamand.*) Vous permettez? (*Elle regarde par la fenêtre.*) Non, rien. (*Se rassoit.*) Enfin, voilà. Ça fait plus d'un mois qu'on sillonne les routes. D'hôpital en hôpital. Vous êtes le quinzième. Ou le seizième. Je ne sais plus. Je ne fais plus le compte. On remonte, petit à petit vers le Nord. Dieu sait où ça finira. On est partis sitôt après la bataille de la Marne, il y a déjà plusieurs semaines. Quel soulagement ça a été, cette victoire, mon Dieu! Quel soulagement! Vous n'imaginez pas l'ambiance dans Paris. Comme si tout le monde avait retenu sa respiration pendant des jours et des jours, et d'un seul coup : pfou... Un souffle. Là, Gallieni, bravo. Courageux. Intelligent. Je ne sais pas trop ce qu'il a fait à Madagascar, ce ne devait pas être joli-joli, mais à Paris, chapeau. Bon, il est un peu condescendant, je vous l'accorde, avec ses petites lunettes et son air d'avoir poussé contre un mur, mais bon, on pardonne. Et puis Joffre, tout de même, la bataille de la Marne, c'est lui, c'est Joffre. C'est lui et puis c'est l'Anglais, là, French. Pas facile à convaincre, un Anglais pur jus, un rosbif — une carne, quoi.

FRENCH. – Il est trop tôt. Il est beaucoup trop tôt, nous devons reculer encore, encore et encore. Again, and again, and again.

Et là, Joffre, impérial, Joffre, tout son cœur dans la balance, tout, tout son cœur et toute la France.

JOFFRE. – Au nom de la France, Monsieur le Maréchal, je vous demande tout votre concours. Cette fois, c'est l'honneur de l'Angleterre qui est en jeu.

FRENCH. – I will do my possible.

« Je ferai mon possible. » Ah, la la, ça en fait des pages d'histoire tout ça. Vous imaginez les écoliers dans cent ans ? Joffre, Gallieni, von Bulow ? Les pauvres. Mais mon Dieu, qu'est-ce qu'il fait chaud ! Et puis à parler comme ça, sans arrêt... Vous pensez que je peux ouvrir la fenêtre ? (*À la fenêtre. Pour elle.*) Combien de temps est-ce que ça va durer encore ? Et Antoine, Antoine qui se demande où je suis... (*À propos du Flamand.*) Je ne peux tout de même pas le laisser seul. Si on lui parle toute la journée, il y a bien une raison. (*Au Flamand.*) Ça va ? J'arrive, hein ? Je prends juste une bouffée d'air, d'air frais. J'arrive... Tout de suite... Je me refais un peu de salive. Pff... (*De retour près du Flamand.*) Voilà. Voilà. (*À propos de la cour.*) Ça a l'air de s'être calmé en bas. (*À propos de l'appareillage médical.*) Dites donc, vous êtes drôlement harnaché, hein ? Tout cet équipement, oh la la... Il s'occupe bien de vous, là, le docteur Mangin. Et puis de la morphine, dites donc, vous avez de la chance — si je peux dire —, ils n'en donnent pas à tout le monde. Il paraît que ça accoutume. Personnellement, je n'ai pas remarqué. (*Observant l'appareillage médical.*) Je n'ai jamais vu un engin pareil. Ça vous maintient là, comme ça. Ah, oui, en fait, d'accord, ça évite que... Ah, oui. Et puis ça... D'accord. Ça rentre ici, y en a un bout qui sort là, un autre ici... Eh bien, dites ! On dirait la tour Eiffel. C'est drôlement moderne. Vous avez de la chance d'avoir un médecin, comme ce Mangin, là. Tenez, l'autre jour, on était du côté de Meaux, avec Antoine, dans le bateau-hôpital du Prince de Ligne,

vous savez ? Non, bien sûr, non. C'est un genre de yacht, un yacht de rivière, sur la Marne, et ça sert d'hôpital ambulancier. Et enfin, donc, bref, sur ce bateau, on a rencontré un médecin, un type brillant, Carrel. Brillant, vraiment, vraiment brillant. Pas très grand, ça, c'est le moins qu'on puisse dire, mais brillant. Il travaille pour Rockefeller en Amérique. Il était en France quand la guerre a éclaté, en vacances — c'est vraiment pas de chance, hein ? — à sa place, moi, hum. Enfin, bon, figurez-vous qu'il a opéré des bébés avec des chats. Oui. Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris, mais dans l'idée, il a réussi à recoudre les veines du cœur d'un bébé, un pauvre bébé qui souffrait d'hémorragies et qui allait mourir à coup sûr, avec des veines de chat. De chat, oui, oui, oui, de chat. Et le bébé a survécu. Et non seulement il a survécu, mais il est en pleine peau à l'heure qu'il est. Vous vous rendez compte ? Ce Carrel, c'est un génie. Alexis Carrel, souvenez-vous de ce nom. Il dit qu'il pense pouvoir bientôt remplacer le cœur d'un homme par un autre. Oui, comme ça, comme quand vous changez le harnais d'un cheval. Votre cœur est malade, blessé, et hop, on en met un tout neuf à la place — peut-être un cœur de chien, allez savoir. Tous ces progrès en si peu d'années, ça donne le vertige. Carrel, il nous a raconté des choses épouvantables. Des pansements qui datent du siècle dernier. Des salles d'opération jamais lavées. Un seul stérilisateur pour des centaines de blessés — et encore : en panne. Figurez-vous qu'il y a des médecins qui nettoient les plaies, tenez-vous bien, avec des fers rouges — ou du sel. Atroce, non ? On se demande comment ils tiennent le choc, les pauvres gars. Et la sanie ? Il y a des hôpitaux, c'est à défaillir — mon Dieu, l'odeur ! Ici — ici, ça va, c'est propre. Et puis, on vous parle. Ça fait même partie des soins. Je me demande bien pourquoi. C'est peut-être comme quand on se

retrouve dehors par très grand froid. Il ne faut pas s'endormir. Dormir, c'est mourir.

CHAPELLE 3

ANTOINE. – Alors, à force, on s'exténue, on s'épuise, on ne sait plus, on boit. Voilà, on boit. On boit. Tenez, l'autre jour, je revenais d'avoir visité un hôpital abominable, un hôpital épouvantable du côté de Limoges, abominable, pire que celui-ci, épouvantable, toute la journée des hommes en morceaux, des hommes en miettes, j'étais épuisé, comme jamais. Je suis monté dans le train, je n'en pouvais plus, je me suis affalé, la première banquette venue. J'avais les yeux sur le paysage — brume, collines, forêts — et chaque fois que mes paupières tombaient, et elles tombaient d'elles-mêmes, les traits de Charles me revenaient comme un puzzle de cartilages, de peau, de tendons. Impossible de dormir. Tant et si bien qu'à la fin, je n'en pouvais plus, j'ai sorti la flasque. J'étais tout seul dans le compartiment. J'ai sorti la flasque, j'ai bu. Du cognac. Toute la flasque y est passée. L'alcool a commencé à faire son effet, le miel chaud dans les veines, la lourdeur des membres, le bourdonnement dans les oreilles. Et puis le train s'arrête en gare quelque part, le soleil se couche, la brume couvre les toits. Des gens descendent, d'autres montent. Un couple entre dans mon compartiment, une mère et son enfant — un jeune garçon. « Bonsoir, Madame... » « Bonsoir, Monsieur... » Je somnole à moitié, je dodeline de la tête. Le train reprend sa course, la dame se met à tricoter, de la layette je crois, et puis, assez rapidement, elle s'endort. Et son fils, qui a sorti un illustré, plonge dans sa lecture. C'est une de

ces publications pour enfants aux couleurs criardes, jaune, rose, rouge. L'illustration de la couverture représente un jeune soldat, un gamin, qui porte un fusil au moins aussi grand que lui. Et il est en train d'enfoncer sa baïonnette en travers de la gorge d'un officier allemand. L'Allemand a la gueule d'un porc. Son corps aussi est porcin, bras courtauds, ventre énorme, cul qui saille. Mais le plus frappant, c'est le sang, le sang qui s'échappe par sa gorge ouverte. Des gouttes énormes, larges comme des mains, d'une abondance fabuleuse, grotesque, comme si cet homme qu'on égorgeait n'était pas tout à fait un homme, mais une outre percée se vidant de son vin. Alors, je mets à rire. Je ne saurais pas dire exactement pourquoi je me mets à rire, l'alcool sans doute, l'alcool oui, mais c'est un rire de surprise, d'étonnement. Le dessin est si atroce et si banal à la fois, que ce soit ce petit garçon, un petit garçon sage, propre sur lui, bien élevé, peigné comme il faut, un petit garçon tranquille dans la chaleur de sa maman, qui l'ait entre les mains, ce dessin, cela me fait rire. Cela me fait rire et le petit garçon lève les yeux de son illustré, il me regarde tout étonné, il regarde la couverture, il me regarde moi, moi, la couverture, et moi je ris de plus belle, et lui aussi au bout d'un moment se met à rire, et nous voilà tous les deux, entraînés l'un par l'autre, qui rions à en avoir bientôt les larmes aux yeux. Puis nos rires s'apaisent et nous reprenons notre souffle et je lui dis, à ce petit garçon, et cela me sort d'une traite, je vous assure, sans y penser le moins du monde : « Tu te rends compte de la force qu'il te faudrait pour égorger un homme à mains nues ? » Le petit garçon a encore sur son visage tout le plaisir de son rire. « Tu sens sous tes mains la peau de l'homme, ses cartilages, les os, sa chaleur ? Tu sens sa chair qui s'ouvre sous tes doigts ? Tu mesures cette force qu'il te faudrait pour enfoncer tes

mains dans sa gorge ? » Je ne pense pas à mal, je suis pris par ma vision. Je vois ses petites mains roses aux ongles bien faits tenter de déchirer la gorge d'un homme, d'un vrai je veux dire, pas la caricature grotesque d'un officier allemand, d'un homme comme moi, comme n'importe qui, d'un homme — d'un homme. Et je continue : « Les armes ont ceci de merveilleux qu'il te suffit de leur communiquer un petit peu de ta force, mais rien qu'un peu, à leur acier ou à leur bois, pour qu'elles accomplissent en une fraction de seconde ce qui t'aurait demandé un effort pénible. » Il n'y a plus sur le visage du petit garçon la moindre trace de plaisir. Je suis maintenant en train de mimer la scène, je serre le cou de cet homme imaginaire qui pourrait être moi, qui pourrait être n'importe qui, et je serre de toutes mes forces en poussant des grognements, je halète, je transpire, le petit garçon est statufié, il ne bouge plus d'un cil, il fixe sur moi des yeux qui commencent à s'emplir de larmes, des larmes de terreur, et il aurait déjà hurlé s'il n'était paralysé par la stupéfaction. Mais je ne peux pas m'arrêter : « Comprends-moi, mon petit, la mort est un travail, la mort est une sale besogne... » Et je serre, et je grogne, et je sue, et je serre plus fort, plus fort encore, toujours plus fort. « Ah, si j'avais là sous la main le fusil du héros de ton livre, je lui aurais déjà réglé son affaire à celui-là, il serait mort, étendu à nos pieds, boue, poussière, rien, mais là, il vit, il veut, il dit qu'il vit, il dit qu'il veut vivre et vivre encore et continuer. Rien qu'une arme ne saurait faire taire en un clignement d'yeux. Et c'est pour cela qu'on fabrique des armes, mon garçon, qu'on les invente et qu'on les fabrique, parce qu'on veut trop vivre et que tuer est difficile. Et dur. Et long. Et fatigant. Et... » Et je ne sais plus ce que je dis et voilà. Le pauvre enfant s'est rapproché de sa mère, ses yeux ruissellent de larmes, sa mère s'est réveillée, elle tient les aiguilles

à tricoter dans ses deux poings serrés, je n'en mène pas large. Je me lève, je bafouille, je sors, je vais m'effondrer dans un autre compartiment, vide, vide, vide.

CHAMBRE DU FLAMAND 3

ARMANDE. – Vous ne vous endormez pas au moins ? Ne me faites pas ce coup-là, par pitié. Je fais tout mon possible, vous savez. Tenez, on va changer de sujet. J'ai lu un truc tout à l'heure... *(Elle sort un magazine de son sac.)* Ça vous ferait plaisir que votre Reine vous rende visite ? Élisabeth ? Hein ? J'adore Élisabeth. C'est une femme exceptionnelle.

LE JOURNALISTE. – Elle s'avance, frêle et menue, dans la grande salle des soins de l'Hôpital de l'Océan baignée de lumière. Elle revient du secteur d'Ypres, violemment bombardé. Elle est rentrée, dans l'auto chahutée et sous le sifflement strident des balles. Son pas assuré connaît la boue des tranchées aussi bien que les tapis de l'opéra de la Monnaie. Elle apparaît. Tous les regards convergent vers elle. Elle porte une petite robe toute simple, toute blanche, un châle, à peine un bijou. De ses yeux immenses, elle les embrasse tous. Elle fait quelques pas vers le premier lit. Tout ce qui reste en elle de protocolaire s'évanouit.

LA REINE. – Votre nom, soldat ?

PAULIN. – Paulin, votre Majesté.

LA REINE. – Vous souffrez, Paulin ?

PAULIN. – Moins depuis votre arrivée, votre Majesté.

LA REINE. – Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

PAULIN. – Oui, votre Majesté. J'ai à la maison une fille dont je suis sans nouvelle. Elle souffrait quand je suis parti et je ne sais seulement pas si elle vit encore.

LE JOURNALISTE. – De grosses larmes coulent sur les joues de l'infortuné soldat. Huit jours après, il aura des nouvelles de sa fille.

LA REINE. – Et vous, soldat ?

LE SOLDAT. – Est-ce toi, ma petite Maman, est-ce toi ? Maman ?

LE MÉDECIN. – La fièvre est forte, votre Majesté. Impossible de l'endiguer. Hélas, c'est sans espoir.

LA REINE. – Donnez-moi le linge, vite, et l'eau fraîche. Voilà. Tout doux, tout doux, mon petit, tout doux...

LE SOLDAT. – Ma petite Maman, est-ce toi ?

LE JOURNALISTE. – Et la reine de poser sur son front le baiser qu'une mère donne à son petit quand il a mal, et l'homme de s'endormir apaisé. Il survivra. Un ange blanc. En plus des cigarettes et des oranges, les blessés reçoivent un bouquet de fleurs : cinq gros œillets, un bouton de rose, quatre brins de mimosa.

LA REINE. – La Flandre est un désert de boue. Ils ont vingt ans. Que voulez-vous ? Des fleurs, c'est bien le moins. Et toi, soldat, tu ne dis rien, tu dors ?

Hé ho ! Vous dormez ? Vous dormez ? Hé, non ! Il ne faut pas, non, non ! Allez ! Allez ! Ah, ouf ! Vous m'avez fait peur. Vous imaginez, sœur Machin, la tête qu'elle me ferait si elle arrivait, puis qu'elle vous voyait dormir ? Bon, ça vous a plu, la reine ? J'espère. Bon, écoutez, il faut que je vous laisse une minute, je meurs de soif, je vais chercher à boire — il doit bien y avoir quelque chose par là, non ? Une minute, pas plus, promis,

d'accord ? Vous ne vous endormez pas, hein, vous me le jurez ?
Sœur Martine — bouh ! Hein ? Hum. Je reviens tout de suite.
(*À la fenêtre.*) Et toujours pas d'Antoine. Bon, trouver à boire, je
crève de soif.

INCISE CHAPELLE 3

ANTOINE. — Et puis mon père, mon père est mort à son tour.
Brutal, un coup de sang, une crise cardiaque. Personne ne s'y
attendait, et lui le dernier. Mort d'un coup, crac. Ah, c'est une
toute autre affaire alors. Il pensait avoir le temps, il était encore
jeune et à coup sûr il voulait me déshériter. Mais là, hé, crac.
Alors, j'ai vingt ans, je suis l'aîné, j'hérite. Je reçois un télégramme
de l'administrateur de mon père, Gomel. « Votre père, regrets,
douleurs, patati patatère... Urgence. » Je prends le train à Milan,
je monte à Paris.

RETOUR CHAMBRE DU FLAMAND 3

ARMANDE, *au Flamand*. — Ah, Seigneur, un robinet ! Et puis,
mon Dieu, des toilettes !... J'arrive, j'arrive ! Si au moins, je
savais son nom à ce pauvre type... (*De retour.*) Dites, ça
serait quand même plus commode si je savais votre nom.
Au moins votre prénom. Ça aide. (*Regardant le pied du lit,
la tête du lit.*) Il n'y a rien d'écrit nulle part. En même
temps, un prénom flamand... Vous avouerez, vous avez de ces
noms, vous, les Flamands. Floptjetketeketeke. Grinjlirckke.
Zblöglupt. Proklm. Ça n'invite pas à l'amitié entre les peuples,
vous conviendrez — on dirait une fin de repas. Bon, je vous

taquine. J'aimerais vraiment bien savoir votre nom. D'ailleurs, j'y songe... Si vous êtes Flamand, ça se trouve, vous ne parlez pas un mot de français. Vous comprenez ce que je vous raconte, là, depuis une heure, ou je parle dans le vide? Faites-moi un petit signe avec vos yeux. Vous comprenez? (*Après qu'elle a observé les yeux du Flamand.*) Mouais. (*Allumant une cigarette.*) Vous permettez? Je ne vous en propose pas. Il paraît que ça accoutume.

CHAPELLE 4

ANTOINE. – J'arrive à Paris. Gomel m'accueille à la gare. Il me dit : « — Tout cela est à vous... » Il fait un geste du bras. « — Tout cela? Tout cela quoi donc? Qu'est-ce qui est à moi? » Je suis là, ma valise à la main, j'ai froid, le nez qui coule, il y a trop de monde, trop de bruit, je suis perdu, je viens d'Italie, je ne suis pas venu en France depuis l'internement de maman. « — Tout cela. La gare. Les trains. Les locomotives. L'acier. Le charbon. Tout. — Ah? » Il a l'air embêté. « — Ah bon? » Il a l'air écœuré. À l'église, on me regarde en coin, des regards de haine, des regards de crainte – ma sœur Camille, elle a six ans, y mêle un peu d'innocence. Il fait un froid de chien. L'évêque chante des louanges pour le défunt, personne ne pleure, même pas ma belle-mère, la mère de Camille, qui ne doit son teint de plâtre qu'à la tuberculose qui la ronge et l'emportera quelques mois plus tard, comme du reste tout le monde ici le sait déjà, il n'y a qu'à la voir, ce qui fait que, oui, tous les regards en coin sont tournés vers moi, regards de haine, regards de crainte, et tous nous allons pesamment dans ce froid de chien jusqu'au

cimetière, et là je demande à Gomel : « Où est la tombe de maman ? » Il toussote. « — Où est la tombe de maman ? — La tombe de... ? Mais... Mais à Villanova, en Italie, près de Milan. Je pensais que... — Ah, non. Non, vous pensiez mal, cela ne s'est pas présenté, mon père n'a pas eu le temps, il aura oublié. » Gomel toussote. « — Tout cela est à vous. » C'est tout ce qu'il sait dire. « Il faut apprendre. » Alors, j'apprends. J'apprends ma fortune, considérable. Les mines, le charbon, les forges, l'acier, les filatures, les banques. Et puis la terre, la terre. J'apprends que je possède des fermes, ici dans la Beauce, là en Bretagne, des forêts, des chasses, et puis des vignes, en Algérie, en Champagne. Je fais le tour du propriétaire. J'assiste à des conseils d'administration. Nous nous rendons dans l'Est, je descends sous la terre, je vois d'où vient l'argent, celui des banquets, celui des hôtels particuliers, celui des pots-de-vin. Gomel, qui vient d'entrer au Conseil d'État, tente d'empêcher qu'on adopte une loi qui permettrait aux mineurs de se mêler de la sécurité des exploitations. Je vois, n'est-ce pas, je vois, l'argent, d'où il vient, Gomel, ce qu'il fait, Gomel et tous les autres — et moi maintenant, moi —, comment tout cela s'organise, comment on creuse la terre, comment on mène la guerre au Sénégal pour faire de nos anciens esclaves nos nouveaux administrés, et comment cette guerre contre des hommes désarmés nous profite, me profite. Je le vois, je le vois et je reste vide, cela m'indiffère, je ne bronche pas. J'ai laissé à Gènes en Italie une jeune fille du port, Antonella, que j'aime à m'en déchirer les veines — et tout m'indiffère. Gomel est satisfait. Il parle, il glose, il me fait serrer des mains, il m'habille, il m'apprend. Et moi, je suis vide, je suis bouche bée. Je vois des gosses travailler dans des mines que semble-t-il je possède, je vois ce travail transformé en or, en cristal, en places de concert, en

parfum, en ananas, en n'importe quoi, cela m'indiffère. J'ai vingt ans. Mon père est mort, ma mère est morte, j'ai la tête pleine et le cœur plein d'une petite putain d'Italie qui sent la friture et la violette. J'ai vingt ans, tout cela m'indiffère.

CHAMBRE DU FLAMAND 4

ARMANDE. – Tiens, ça me rappelle ce gosse, l'autre jour. On s'est retrouvés un petit matin dans une charrette à foin du côté de Fleury-la-Rivière. Un froid polaire, on était tout rencognés là-dedans, gla gla gla gla, et puis la charrette, tac-poum tac-poum. On quittait un hôpital, on partait pour le suivant, un de plus. En plus du cocher dans la charrette, il y avait Antoine et moi et deux soldats. Un type, je ne sais pas, quarante ans, et puis un autre soldat, un gosse, je ne peux pas dire autrement, tout ratatiné sur lui-même, la tête dans les épaules, les bras en croix sur la poitrine. Le cocher avait sa pipe du bec. Le soldat fume du gros gris. Antoine mâchonnait un cigare. Et moi, je m'allume une Anglaise. Le gosse, par en dessous, il me regardait en douce. Je me serais mise toute nue, il n'aurait pas eu l'air plus intéressé.

ARMANDE. – Ben alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu en veux une ?

Une cigarette, bien sûr, pas une gifle. Il ne dit rien, il re-baisse les yeux tout de suite.

ARMANDE. – Tu fumes ? Tu en veux une ?

Il ne répond rien : un gamin qui craint un mauvais coup. Bon, pff. Je fume, tranquille. Et puis là, il tend la main, comme ça, la tête baissée, les yeux de l'autre côté. Alors, je sors une cigarette et je la lui donne, je la pose dans sa main. Clap, il l'attrape, hop, il la

planque dans sa vareuse, comme un écureuil. Et puis rien. Pas un mot. Juste ses yeux qui font : (*un mouvement rapide d'évitement*). On a dormi par terre, je suis fatiguée, j'en ai plein le dos, il fait un froid de loup, et puis on est con parfois, ça arrive, on est con.

ARMANDE. – Dis-donc, ça t'arracherait la gueule de me dire merci ?

Et là, le vieux — enfin, le vieux : l'autre soldat — sa clope au bec...

LE VIEUX SOLDAT. – Non, il ne peut pas. Il ne peut pas. Hein, gamin, tu ne peux pas ? Tiens, donne, donne ta clope. Allez, donne, donne, allez. (*Le vieux dénoue les bras du gamin, prend la cigarette, l'allume contre la braise de la sienne.*) Tiens. Allez. Voilà. C'est bien. Fume.

Je me sens morveuse. Ce n'est pas que le froid. Je ne sais plus où me mettre. Le gamin fume à toute vitesse, le vieux tire sur sa clope, Antoine s'est endormi, le cocher fouette ses bourrins. Ailleurs, je voudrais être ailleurs.

LE VIEUX SOLDAT. – Ça fait huit semaines. Huit semaines qu'il n'a plus rien dit. Il ne dit plus rien. Hein, gamin ?

Je pense : ailleurs, loin...

LE VIEUX SOLDAT. – Huit semaines. Et encore, maintenant, il marche. À peu près. Hein, tu marches ? L'électricité. Oui : bzz ! bzz ! Là : bzz ! bzz ! Et puis : (*mimant un corps qui se redresse petit à petit*) cric, cric, cric, bzz, cric, bzz, cric. Ce n'est pas parfait — je ne vous raconte pas pour lui passer son uniforme —, mais c'est mieux qu'avant. Hein, gamin ?

Vraiment loin, très, très loin.

LE VIEUX SOLDAT. – C'est moi qui cause à sa place. Et pourtant (*soulevant son calot, montrant une blessure à son crâne*), j'ai un trou dans la tête — hein ?

Loin... Tunis, Dakar, Santiago...

LE VIEUX SOLDAT. – Ils disent qu'il y en a encore un bout là-dedans, vous voyez quelque chose ? Non ? (*Remettant son calot.*) Mais c'est pas grave, je suis bon pour rempiler. Un mois à me tripoter la cervelle, vrouing, vrouing, et puis voilà : « Vous êtes guéri, monsieur, tâchez de revenir. » Bzz, bzz, vrouing, vrouing : « Tâchez de revenir... » (*Un temps.*) Les marais de Saint-Gond, ça vous dit quelque chose ? Bannes, Congy, la Gravelle, Vert-Toulon, Mondement ? Bah, il y a tellement de patelins dans ce pays... (*Il rallume sa cigarette.*) C'était début septembre. (*À propos du jeune soldat.*) Il venait juste d'arriver, lui, hein — hein gamin ? Des troupes fraîches. Faut dire qu'on en avait plein les pattes de la petite promenade du mois d'août : Cahors, Valmy, l'Argonne, Buzancy, la Belgique, et puis la reculade, jour et nuit, marche forcée, toute une semaine avec le moral — excusez-moi de vous le dire — un peu dans les talons. Dormir en marchant, vous ne croyez pas ça possible ? C'est possible. Arrivés à Corbeil, il n'y avait pas dix fusils pour dix caboches, il manquait des sacs, la moitié des gars s'appuyaient sur des béquilles. Et Dubois qui est là, le général Dubois. On lui passe à portée d'œil ; il a l'œil tout pointu :

Le général Dubois. – Quelle pagaille ! Quelle purée !

Merci, mon général, nous voilà bien rhabillés !

Le général Dubois. – Mais deux ou trois jours de repos, moins peut-être, un peu de ravitaillement, il n'y paraîtra plus. Ce sont des Français, que Diable !

Un jour de repos ? Mais, mon général, vous n'y pensez pas, c'est trop, c'est la lune, une petite minute sera bien suffisante.

Laissez-nous juste pisser un coup, hop, c'est fait, et ça repart. Et deux heures plus tard, trois heures du matin, le colonel Éon, juché sur une caisse à munitions.

Le colonel Éon. – Debout là-dedans ! Communiqué du généralissime Joffre. « Au moment où va s'engager une bataille dont dépend le salut de la Patrie, personne ne doit plus regarder en arrière. Une troupe qui ne peut plus avancer doit se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

Ça a le mérite d'être clair, mon Colonel. Et tagada, on remonte vers le nord-nord-est. (*Montrant le jeune soldat.*) Il était frais, lui, il sortait tout juste de ses classes. Nous, « Vaincre ou mourir », on était déjà à moitié morts. Le gamin me collait aux basques. À ce moment-là, il parlait, il posait beaucoup de questions.

Le gamin. – C'est comment ? Comment qu'il faut faire ci ? Comment qu'il faut faire ça ? Et s'il y a ci et s'il y a ça ? Puis quand c'est qu'on mange ?

Les classes, faut comprendre, c'est théorique. On ne peut pas tout aborder. Par exemple, on n'aborde pas ce qui se passe dans la carcasse quand l'air ambiant est sillonné de morceaux de fer, comme de minuscules locomotives lancées à toute vapeur autour de vous. Ce qui se passe, c'est que tout se tasse à l'intérieur. Le cœur descend au foie, le foie monte à l'estomac, l'estomac s'entortille, les poumons se vident, la gorge se serre, vous plissez les yeux, on ferait rentrer vos boyaux dans une boîte de conserve. Même les os se rapprochent les uns des autres. On perd vite fait cinq, six centimètres, tassé comme ça. On apprend à se ramasser, on ne va plus que courbé. Quand ça se détend, il y a tout qui craque. On marche deux jours. Je lui explique, au gamin.

Le vieux soldat. – Tu te tiens comme ça, le fusil en travers, les coudes au flanc. Tu rentres la tête et surtout tu ne fais pas la

girouette avec, sinon, pan ! Tu ne cours jamais debout, toujours plié. Tu es une surface, tu te réduis au maximum, tu prends le moins de place possible, tu cherches à disparaître. De toute de façon, tu vas vite comprendre.

Nous voilà à Bannes, un petit bled triste, mal fagoté. Il y a une scène comique entre le capitaine et un local, un gros crétin pompeux qui ne veut pas foutre le camp.

Le local. – Vous ne pouvez venir là, c'est ma propriété, c'est privé ! Vous allez faire fuir mon gibier !

« Mon gibier ! » Les gars rigolent, moi le premier. On finit par le foutre dehors à coups de pompe au train. Sa propriété, ce sont des marais, des marais magnifiques, grandioses. Et le gibier, ce jour-là, c'est nous : en face et sur les flancs, il y a Von Bulöw, von Emmich, von Einem, les régiments de fer, la garde prussienne. On les connaît, ils nous bottent le cul depuis un mois. Les marais sont devant nous, ça forme une ligne verte et dorée, de la viorne, du sureau, des aulnes et puis, en dessous, du jonc, des roseaux. On l'estomac comme je vous disais, mais j'en profite un moment, et le gamin aussi. On s'est couché le nez dans la menthe. On attend. Ça sent bon. On n'attend pas longtemps. Une dernière reniflée de menthe sauvage, on y va. L'ordre est parti de l'arrière, en quelques secondes il a parcouru les rangs, et voilà deux mille bonshommes qui s'élancent.

Le vieux soldat. – Gamin, près de moi ! Courbé ! En mouvement ! Ne t'arrête pas ! Cours ! Cours ! Cours !

On court sur la route étroite flanquée à gauche, à droite d'aulnes et de saules, le ciel est couvert, une brume comme du coton nous monte jusqu'à mi-jambe, un vieux pont de pierre, une rivière immobile.

Le vieux soldat. – Cours, cours, cours !

Le gamin. – Où est-ce qu'on court ? Où ce qu'on court ?

Le vieux soldat. – Au mont Toulon, mais cours !

Le gamin. – Mais c'est où, le mont Toulon ?

De la géographie, qu'il voulait ! (*Au jeune soldat.*) Hein ? Ah, ma petite caboche ! (*À Armande.*) Mais de toute façon, pas le temps de lui répondre : ordre de repli. La division du Maroc s'est faite marmiter sévèrement à Coizart, on repart à zéro.

Le vieux soldat. – Cours, cours, cours !

À nouveau, les saules, les chardons géants, la viorne, les liserons. Et puis ça commence : (*bruits des balles qui sifflent*) piou, piou, piou, tac-a-tac-a-tac, tac-a-tac-a-tac, les os qui se rapprochent, le foie qui monte, le cœur qui descend.

Le vieux soldat. – Ne te redresse pas, même, cours, avance, cours !

Il est devant moi, il court comme il peut, mais je vois bien que sa tête, ça ne va pas, il la tourne dans tous les sens, comme pour chasser des abeilles. Et les premiers qui tombent, un, deux, trois, quatre, dix, vingt. La première chose qu'on apprend sur un champ de bataille, c'est « Tant pis ». Tant pis pour les autres, tu ne t'arrêtes pas, ils tombent, tu cours. Mais il faut un peu de temps, au moins deux heures. Ça ne lui fait pas vingt minutes, au gamin. Le voilà qui s'arrête, l'air tout étonné, tout perdu.

Le vieux soldat. – Mais qu'est-ce que tu fous, bordel de Dieu de pute à la merde ? Cours, bordel, nom de Dieu, cours !

Sauf, votre respect, Madame. Mais il ne court pas, il ne court plus. Il est tout debout au milieu de la route. Piou, piou, piou, tac-a-tac-a-tac ! Il ne bouge plus, plus d'un pouce. Il regarde. À ses pieds, il y a Dupont, Léger, Firmin. Il y a le sergent. Il y a le gros Marcel. Et moi, j'oublie. En une seconde, j'oublie, j'oublie tout. Je me redresse, je l'attrape aux épaules, je lui gueule « À terre ! », on est sur le vieux pont, je ne sens même pas la balle, juste ma tête qui part sur le côté, et le poids de nos deux corps qui tombent à la flotte, dans la rivière immobile. (*Un temps.*)

C'est un gars de Givry qui nous a repêchés. Le gamin ne m'a pas lâché, pendant deux jours. Il était comme soudé à moi. Enfin, tout ça, c'est ce qu'on m'a raconté. Moi, j'étais dans les vapes.

CHAPELLE & CHAMBRE DU FLAMAND

ARMANDE. – Ces deux-là ont pris le train à Épernay pour rejoindre leur régiment, où qu'il soit, je ne sais plus, et nous, nous sommes passés à l'hôpital suivant. D'hôpital en hôpital, de cantonnement en cantonnement. Et Charles n'est dans aucun d'entre eux, Charles n'est nulle part, Charles aura perdu la mémoire, il aura déserté — Mon Dieu, j'espère qu'il aura déserté.

ANTOINE. – D'une ville à l'autre, d'un hôpital à l'autre, les villages rasés, les ponts détruits, les routes défoncées, les hommes, surtout les hommes, extraordinairement abîmés.

ARMANDE. – Nous avons voyagé en train, en charrette, en auto, à cheval, en autobus, à pied.

ANTOINE. – Première, deuxième, troisième région militaire, des hôpitaux dans tous les sens, casernes, hôpitaux, dispensaires.

ARMANDE. – Nous avons voyagé sur les routes avec toute la jeunesse du pays, un barda sur le dos, le dos courbé et les yeux caves.

ANTOINE. – Les écoles, les lycées, les musées, les monastères, tout cela, tout cela réquisitionné, économie de guerre.

ARMANDE. – À Châlons, j'ai vu des soldats sans joie attendre leur tour à la porte d'un bordel. Et quelques heures plus tard, j'ai vu les filles épuisées dormir affalées les unes contre les autres

comme des bêtes sous la garde d'un gendarme. Tous boivent le même vin.

ANTOINE. – Chez madame d'Angers, comtesse, vingt lits au château, un accueil charmant, une femme dévouée, deux amputés boivent le thé sous la tonnelle.

ARMANDE. – À Venteuil, un prêtre emmenait ses plus jeunes ouailles identifier des cadavres dans la forêt.

ANTOINE. – Quatre cents lits à la Chamoiserie de Lagny, trente-cinq à Saint Joseph.

ARMANDE. – À Pourcy, nous avons bu du champagne en regardant le ciel rougi par les incendies.

ANTOINE. – À Noisiel, chocolaterie Meunier, cent cinquante places, blessures légères, on y fait de la gymnastique.

ARMANDE. – Dans un village, pour se désennuyer sans doute, peut-être par habitude, des officiers avaient mitraillé un troupeau de vaches; l'une d'elles n'était que blessée, personne pour l'achever.

ANTOINE. – Champagne-sur-Seine, on me signale trois grands brûlés méconnaissables à l'hôpital complémentaire de Luzancy.

ARMANDE. – À Dijon, un brancardier m'a raconté que sur les champs de bataille les morts sont entourés de papiers, les lettres de leur mère, de leur fiancée, de leurs enfants; les corps en putréfaction gonflent et font craquer la couture des uniformes, les lettres s'échappent et s'éparpillent.

ANTOINE. – « — Où sont les trois brûlés? — C'est fini, monsieur, c'est fini, ils sont morts. » Morts et enterrés au verger dans le cimetière provisoire.

ARMANDE. – À l'orée d'un bois, en sept minutes — j'ai compté —, quatre hommes ont empilé sur une charrette les corps de trente et un soldats; ils étaient en bras de chemise, ils transpiraient, ils s'épongeaient le front, ils travaillaient vite; à la fin, l'un d'eux a donné un coup sur la croupe du cheval; le cheval est parti seul, les hommes ont repris une partie de cartes.

ANTOINE. – « — Et leurs noms? On a trouvé leurs noms? — Daguerre, Philippot, Lemortier. Je ne vous dis pas le merdier pour les identifier. »

ARMANDE. – Dans un café à Vitry-le-François, j'ai chanté et dansé la moitié de la nuit.

ANTOINE. – « — Vous êtes de la famille? — Non. Non. »

ARMANDE. – À Lyon, tous les hommes que nous avons croisés durant deux jours avaient moins de vingt ans ou plus de quarante.

ANTOINE. – Alors, à quelle heure le prochain train pour Melun, pour Meaux, pour Orléans, Dijon, Toulouse, Marseille, Quimper, quelle heure?

ARMANDE. – Au Parc de la Tête d'Or, nous avons mangé des truites. Antoine a perdu treize kilos depuis août dernier. Je n'ai jamais eu aussi bon appétit. Et vous dormez.

CHAPELLE 5

ANTOINE. – Et parfois, je dors, il m'arrive de dormir. Dans les trains. Dans les trains, je dors. Mal, mais je dors. Parfois. Je dors et puis je rêve. Chaque fois, le même rêve, chaque fois, chaque fois depuis le début de cette guerre, le même rêve. Gomel. Gomel est

assis là, face à moi, sa sacoche sur les genoux et de sa sacoche il tire des liasses et des liasses de papiers, et puis encore des liasses, des papiers que je dois signer, car c'est moi, Antoine, le propriétaire, car c'est moi, c'est moi l'actionnaire.

GOMEL, *fouillant sa sacoche*. – Alors, voyons, voyons... Tenez, les bilans, Antoine, les bilans...

Oui, oui, je signe, je signe...

GOMEL. – Les états, les états...

Oui, oui, je signe...

GOMEL. – Cela ne vous intéresse pas tellement, les chiffres, Antoine, mais les chiffres, Antoine, les chiffres... On voit trop facilement les ruines, les églises transformées en écuries, les écoles en hôpitaux... Les chiffres, eux... Tenez, ici aussi, il faudra signer... Les chiffres, eux, nous montrent bien ce que c'est en réalité, tout cela, les ruines, les cimetières, toutes ces choses. Ce mois-ci, cent-treize tonnes de lard, cent cinquante mille obus, soixante mille cartouchières, dix mille stères de bois. Ce n'est pas rien, Antoine, les chiffres. Quant au charbon, je ne les ai pas encore, mais les chiffres, les chiffres sont excellents, j'en suis sûr. Oui, oui, signez, signez. Il faut signer ici, oui, ici, et puis là aussi, oui, là, ici... Là... C'était une bonne idée, non, l'idée de votre père ? La guerre. Une bonne idée, la guerre. Un homme nouveau, transformé par la peur, guidé par elle. Ça vous remet les choses dans l'ordre. Je vais vous faire un aveu, Antoine. Malgré toute ma confiance, toute mon admiration pour lui, j'étais un peu sceptique. Je n'arrivais pas à imaginer que vingt millions de types dans la force de l'âge se précipiteraient pour crever comme des chiens dans la gadoue. Et puis si ! Si ! C'était magnifique, incroyable, dans les rues, cet engouement, cette ferveur, et puis leurs bonnes femmes qui les encourageaient,

vas-y, Léon, on les aura. Ha ha! Vous savez ce qui me fait rire, ce qui me fait le plus rire, et ce qui aurait fait rire votre père? C'est la trahison des socialistes. Mieux vaut parfois un traître pétochard chez l'ennemi qu'un fidèle ami dans ses rangs. On a toujours besoin d'un bon traître. Dieu, que votre père aurait ri! Il avait beaucoup d'humour, vous savez, Antoine. Quel dommage que vous l'avez si peu connu. Il voyait plus loin, toujours plus loin, toujours une vision d'avance sur nous tous. Ah... (*Un temps.*) Ah, j'allais oublier! Les transferts de fonds. Les ordres. Il me faut votre signature. Tenez. Ah, vous n'avez jamais eu le goût des affaires. Mais c'est comme ça, c'est comme ça. Ah, oui, et puis regardez... (*Il tend un crâne à Antoine.*) Vous le cherchiez, non? C'est lui. C'est Charles. Aucun doute. Il a les yeux de sa mère. Ah oui, évidemment, oui, c'est sûr que... Mais enfin, bon, voilà, Antoine, vous l'avez retrouvé. J'y vais à présent, j'ai mes signatures. Vous aussi, vous devriez. Retrouver vos rosiers, le théâtre, la poésie. Retrouver Armande...

Armande. Armande, oui. Oui, Armande, bien sûr. Armande. (*Il sort. Dans le couloir.*) Armande? Armande?

CHAMBRE DU FLAMAND 5

ARMANDE, *regardant par la fenêtre*. – Ils sont déjà de retour. « Place, place! Gare, gare! » Ça ne s'arrêtera jamais. Nous sommes en train de peupler la terre entière de veuves, de fantômes et d'orphelins. Et puis les morts, les morts resteront morts après la guerre sera finie. Les cimetières n'y suffiront pas, il faudra des fosses, des containers, des cathédrales. Nous ne serons plus jamais seuls nulle part. Toujours entourés. À chaque pas, dans chaque rue, dans les forêts, dans le moindre champ, des morts partout,

partout. Partout des morts. (*Au Flamand.*) Et vous dormez, vous dormez... Pourtant, je vous ai parlé, hein, vous ne pouvez pas dire le contraire, je n'ai pas arrêté. Je vous en ai raconté des choses. Mais peut-être pas assez. Ou peut-être pas les bonnes. Peut-être, j'aurais dû vous chanter quelque chose. Des chansons. Tenez, une chanson comme celle-ci. "Signor Abbate! Io sono, io sono, io sono ammalato. Santo Padre! Vieni e date mi la benedizione, la benedizione..." Et le troisième couplet surtout, qui est en Allemand, je n'avais jamais compris pourquoi : « Appelez le Diable, si Dieu ne veut pas venir! Appelez le Diable! » "Hol' sir der Teufel, wenn sie nicht kommen, hol' sie der Teufel, wenn sie nicht kommen ! Hol' der Teufel!" Mais, Antoine? Antoine! (*Au Flamand.*) C'est Antoine. (*À la fenêtre.*) Antoine! (*Au Flamand.*) C'est Antoine, en bas, dans la cour. Il faut que j'y aille, vraiment. Je... Je vous laisse. Je vous envoie sœur Martine, sœur Cléophas, n'importe qui, je vous promets, tenez bon. Au revoir. Au revoir. (*Elle s'apprête à sortir. Le Flamand murmure. Un temps. Elle revient vers le Flamand.*) Comment? Vous avez dit quelque chose. (*Le Flamand murmure.*) Comment? (*Le Flamand murmure. Un temps.*) (*Un temps.*) Je vous promets d'essayer.

NOIR.

